

dire sincèrement qu'elle ait atteint, même de très loin, son but parmi ces Hindous orthodoxes qui constituèrent la masse des partisans du Mahatmaji. Les révolutions sociales ne se font pas d'en haut, mais d'en bas, par le jeu inexorable des lois économiques. Les préjugés d'impureté et de caste disparaîtront de la société indienne, et sont en voie de disparition, non grâce aux plaidoyers passionnés d'un Mahatma, mais à cause de l'avènement de l'industrialisme et de la désuétude des usages et traditions patriarcales.

Le boycott des cotonnades étrangères constitua la clause la plus importante du programme de non-coopération, non seulement parce qu'il coïncidait avec la philosophie sociale réactionnaire de M. Gandhi qui décriait la civilisation moderne et prescrivait le culte du rouet et du métier à main ; mais aussi parce que la clé de voûte du mouvement de non-coopération — fondé sur le sacrifice, la souffrance acceptée et la force d'âme — était le filateur indigène, dont la concurrence aux produits du Lancashire était immensément stimulée par la propagande pour le boycott des cotonnades étrangères. Ce sont les manufacturiers de Bombay, Calcutta et Madras qui financèrent le mouvement de non-coopération, eux qui, avec les propriétaires fonciers de l'Inde représentent la bourgeoisie grandissante.

La constitution d'un « trésor de guerre » souscrit en 1921-1922 provenait en grande partie des libéralités de la classe capitaliste naissante, à laquelle les réformes de Lord Montagu et de Chelmsford n'avaient pas apporté les concessions qu'elle escomptait. Ce fonds, figurant surtout sur le papier, constituait le « nerf » qui déterminait l'activité et dirigeait la tactique du Mahatmaji dans les moments critiques ; il se devine derrière son « appel aux miséreux de Bombay et de Madras », il est derrière sa recommandation de ne pas utiliser politiquement les travailleurs des fabriques ; il constitua la véritable raison de son opposition à la proclamation de la désobéissance en masse aux lois, au refus de l'impôt, et de son insistance en faveur de la tactique pacifique, du respect de la loi, de l'ordre et de la propriété privée.



Nous ne faisons pas ces constatations simplement pour ôter à R. Rolland ses illusions sur le rôle spirituel de son nouveau Messie, mais bien dans l'intérêt de la vérité et de l'interprétation correcte d'événements historiques. On trouvera la preuve de ce que nous avançons en se référant aux listes de souscription, au « Tilak-Svaraj Fund, et à certaines révélations très intéressantes faites par des membres de l'opposition parlementaire sur son emploi. On répondra que Gandhi ne peut être rendu responsable des péchés de ses partisans ; mais il en a pris lui-même la responsabilité en maintes occasions.

L'échauffourée de Chauri-Chaura et la volte-face de M. Gandhi qui abandonna la route conduisant à la Révolution pour l'impasse du réformisme, constitue le point culminant de sa carrière et l'épreuve par l'acide, suivant laquelle sa philosophie sera jugée par les générations à venir. Gandhi, après avoir pour la troisième fois, proclamé l'inauguration d'une campagne de désobéissance en masse aux lois, campagne que les Indiens attendaient avec impatience, pour la troisième fois se rétracta et désavoua les malheureux qui avaient cru en lui. Non seulement il conseilla aux paysans révoltés de se constituer prisonniers, et d'avouer, mais il reste personnellement responsable de l'adoption des résolutions de Bardoli, en dépit de l'opposition de ses compatriotes, résolutions qui répudièrent définitivement toutes les formes d'action par la violence et limitèrent l'activité nationale

à la filature, au tissage et à la prière. — Ici le révolutionnaire est révélé tel qu'il est, comme un timide réformateur social, terrifié par la grandeur du mouvement qu'on lui demandait de diriger et cherchant vainement à le comprimer dans les limites de sa propre philosophie réactionnaire.

Le résultat de Chauri-Chaura et de la honteuse retraite de Bardoli, que R. Rolland considère comme « un acte d'exceptionnelle valeur morale » fut la condamnation à la pendaison de 228 paysans, et la dislocation temporaire de tout le mouvement de non-coopération, suivie par l'arrestation de son leader, par une répression générale et un terrorisme policier étendu à l'Inde entière.



« Pourquoi le gouvernement arrêta-t-il Gandhi ? » se demande naïvement R. Rolland. Et il répond « parce que sa non-violence était plus révolutionnaire que toute violence ». R. Rolland se trompe une fois de plus. Le gouvernement anglais aux Indes arrêta M. Gandhi parce qu'il voyait que son pouvoir sur le pays, — et par pays nous entendons les masses révoltées — était si affaibli qu'il pouvait en toute sécurité s'en débarrasser sans éveiller aucune grande émotion populaire. Et il en est bien ainsi. Le silence de toute l'Inde lors de l'arrestation du Mahatmaji n'était pas la triomphale justification de la philosophie de l'Ame-Force, ni l'obéissance disciplinée des masses aux injonctions de leur chef, mais l'acquiescement des multitudes à l'arrestation d'un chef qui avait cessé de les conduire, dont les actes répétés de trahison des véritables intérêts des travailleurs révoltés l'avaient éloigné — et en même temps le mouvement nationaliste tout entier — des directions de l'action de masse.

Jamais R. Rolland n'a mieux dit la vérité que lorsqu'il décrit les vastes soulèvements du prolétariat des paysans de l'Indes comme « ayant seulement le lien le plus ténu avec le mouvement de non-coopération ». Le grand réveil en masse qui a secoué le Continent indien à la fin de la guerre, et qui fut déterminé par plusieurs facteurs mondiaux aussi bien que par les forces économiques intérieures, coïncida avec le développement de la campagne agressive de non-coopération non-violente, mais n'en était pas synonyme et n'eut même aucun point commun avec elle jusqu'à ce que M. Gandhi, par la force de sa personnalité imposante et sa sagacité politique instinctive, réussit à amalgamer les deux mouvements en une unité temporaire et artificielle, comme il réussit à unir ensemble Hindous et Musulmans. Ce n'est pas par un programme honnête, direct, d'émancipation sociale et économique des masses indiennes, mais en jouant des superstitions religieuses et des susceptibilités des travailleurs et des paysans ignorants illettrés, à qui le « Gandhi Raj (1) » était promis avant un an, que le Mahatma conquit cet ascendant sur les masses rebelles et put s'allier en même temps avec le mouvement des intellectuels bourgeois et des classes possédantes.

Mais une telle tactique, basée sur la popularité d'un seul homme et la frénésie religieuse de la multitude, était bâtie sur le sable. Après les trahisons répétées, innombrables de leurs chefs bourgeois, les paysans et les travailleurs indiens se sont écartés de la lutte nationaliste et ont repris leur combat interrompu pour de meilleurs salaires, moins d'heures de travail, de meilleures conditions d'existence. Le divorce de la masse agissante d'avec le mouvement de non-coopération, signé et scellé par les

(1) Le « Gandhi Raj » promettait aux paysans la suppression des loyers et des impôts, l'accès à la propriété terrienne ; aux ouvriers des villes, de meilleures conditions de travail et d'existence matérielles.